

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Ekev



Paracha Ekev

Pourquoi s'inquiéter lorsque son sort est entre les mains d'Hachem ?

« **H**achem te délivrera de toute maladie et toutes les mauvaises plaies d'Egypte que tu as connues, Il ne les infligera pas à toi mais les infligera à tes ennemis. » (7, 15).

'Hazal (Yérouchalmi 14, 3) expliquent que la maladie dont il s'agit ici est l'inquiétude. Il arrive, en effet, qu'un homme la justifie en arguant : « Qu'y puis-je ? Je n'ai pas mérité la bénédiction, c'est pour cela que je suis très angoissé : comment faire avec la subsistance ? Qu'en sera-t-il de l'éducation des enfants, des examens médicaux ? Quand verrai-je enfin un terme aux dissensions qui règnent dans la famille et entre les voisins ? Comment parviendrai-je à m'affranchir de tous ces soucis qui m'assaillent jour et nuit ? »

Il doit savoir que le remède à tous ses maux réside dans la confiance en Hachem. Un peu plus loin dans notre Paracha (8, 14-17) la Torah nous met en garde : « *Ton cœur s'enorgueillira et tu oublieras Hachem ton D. qui t'a fait sortir d'Egypte d'une maison d'esclaves (...) et tu diras en ton cœur : c'est grâce à ma vaillance et la force de mon poignet que j'ai pu réaliser tout cela.* » L'homme est en effet enclin à tomber à chaque instant dans le piège de l'apostasie et à se mettre à penser que sa réussite est le fruit de sa propre force et

de ses aptitudes dans tout ce qu'il entreprend. Il devra alors se rappeler que la clé véritable de la réussite est entre les mains d'Hachem et que tout le bien et la bénédiction dont il jouit proviennent de Lui Seul. Il apprendra ainsi à ne pas s'inquiéter du tout pour sa subsistance ni pour les autres besoins en sachant que tout dépend du Très-Haut. Dès lors, pourquoi se tourmenterait-il en de vaines inquiétudes ?

Dans une correspondance datant de 1939, le Kedouchat Tsion de Balov rédigea la réponse suivante :

« J'ai bien reçu ta lettre, et j'y ai lu entre les lignes davantage que ce que tu écris. J'y ai vu que ton âme est en peine et que tu es rongé par l'inquiétude du lendemain (...). Néanmoins, je ne ménagerai pas mes forces pour te répondre ni ne passerai sous silence ce que tu dis. Je ne mâcherai pas non plus mes mots pour te reprendre avec un amour dissimulé. Que tes pensées cessent de te troubler, ne place ta confiance que dans le Saint-Béni-Soit-Il qui nourrit tout le monde, subvient aux besoins de tous et prévoit la subsistance de toutes Ses créatures. Certes, l'homme a sur lui le joug de pourvoir aux besoins de sa famille, comme il est écrit : *"Et Je te bénirai dans tout ce que tu entreprendras."* Mais cela n'a été dit qu'au sujet de l'effort qu'il doit investir à cette fin et non dans le but de susciter en

lui l'inquiétude. Celle-ci n'avance à rien. Et même s'il se tourmentait toute la journée, il ne parviendrait pas à créer le moindre quignon de pain. Au contraire, il bouleverse ainsi ses pensées et obstrue son cœur sans savoir quoi faire et à qui s'adresser. S'il ne nous avait pas été donné le droit de commercer ou de nous adonner à tout autre travail, contester ainsi les décrets d'Hachem et mêler nos pensées de préoccupations concernant la subsistance aurait été considéré comme une faute. Il nous aurait été seulement permis de diriger nos yeux vers le Ciel sans lever le petit doigt. Cependant, comme la Sagesse Divine a décrété que l'homme doit endosser le joug de sa subsistance, il est donc nécessaire pour cela que Ses serviteurs, fidèles à Sa volonté, s'adonnent au commerce et s'investissent dans les contingences du monde. Cela devient dès lors comme n'importe quel autre Service d'Hachem et l'homme doit l'accomplir avec empressement et sérieusement afin de remplir son devoir envers son Créateur. Mais en revanche, la peine et l'inquiétude, qui te les a autorisé ? »

Un Ba'hour se mit un jour à souffrir de frayeurs imaginaires. Ce mal est, comme on le sait, très difficile à supporter. A cette époque, Rabbi Its'hak de Bohoch habitait Bné Brak . Etant le plus âgé des Admorim, nombreux étaient ceux qui allaient chez lui afin de prendre conseil ou de recevoir sa bénédiction. Ce Ba'hour lui aussi se hâta de se rendre chez l'Admour de Bohoch. Ce dernier écouta les plaintes entrecoupées de sanglots du garçon et lui fit sentir le

tabac d'une boîte qu'il conservait soigneusement en héritage de son grand-père, le Rav de Rougine.

« Bon, finit-il par dire, tu vas réciter quarante nuits de suite le couplet "Amar Hachem Léyaakov, al Tira Avdi Yaakov" ("Hachem dit à Yaakov : ne crains rien, Yaakov") avant d'aller au lit et tu guériras ! » (Ce remède n'est ramené nulle part, mais qui connaît les secrets des Sages ?) Le Ba'hour fit comme il lui avait été préconisé. Et, en effet, il guérit complètement et fonda même une famille respectable. Plusieurs années s'écoulèrent au terme desquelles l'Admour de Bohoch quitta ce monde. Le même Avrekh, qui avait déjà deux fils, recommença à souffrir des mêmes frayeurs avec encore plus d'intensité qu'autrefois. Il ne savait plus quoi faire, d'autant que, mise à part la souffrance que lui causaient ces frayeurs, son foyer était à présent menacé. Il se rendit chez l'Admour Rabbi Its'hak Eisik de Zoutcha qui était à ce moment-là le plus âgé des Admorim dont tous prenaient conseil. L'Avrekh lui confia ses frayeurs et le Rav lui répondit alors : « Je suis moi aussi inquiet de nature. Une fois, un de mes fils tarda à revenir à la maison. Je crus alors défaillir d'angoisse. Cependant, je me raisonnai alors en me disant : "Lorsqu'il se trouve à la maison, suis-je en mesure de le protéger ? De toute façon, je suis obligé de compter sur la Protection Divine. Dès lors, quelle différence entre ici et ailleurs ?" »

Cependant, l'Avrekh, qui était perspicace, s'obstina en lui répondant qu'avec tout le respect qu'il lui devait, cela n'apaisait nullement ses propres angoisses.

« Bon, lui dit l'Admour, avec exactement les mêmes mots qu'il avait entendus plusieurs années auparavant, tu vas réciter quarante nuits de suite le couplet "Amar Hachem Lé Yaakov Al Tira Avdi Yaakov" avant d'aller au lit et tu guériras. » Et en effet, ses frayeurs disparurent jusqu'à ce jour. La chose apparut comme extraordinaire à tout celui qui l'entendit : ce remède n'était connu de personne, et pourtant, il se trouva que les deux Admorim le prophétisèrent exactement de la même manière à plusieurs années d'écart !

Rav Israël Hartine (un des vieux 'Hassidim de Pologne) raconta qu'à l'époque de l'avant-guerre, il aperçut une fois dans les rues de Varsovie un vieillard qui, pour subvenir à ses besoins, travaillait comme vitrier et transportait sur ses épaules d'énormes et lourdes vitres. Rabbi Israël s'approcha de lui dans l'intention de l'aider (comme l'exige la Torah עֲזֹב תְּעֹזֵב עִמּוֹ). Mais le vieillard refusant son aide lui dit alors : « Ecoute-moi, jeune homme, j'ai déjà plus de quatre-vingt-dix ans et j'ai encore toutes mes forces. Je vais te raconter mon histoire : une fois, j'ai rendu service à Rabbi Bonim et il me demanda quelle bénédiction je désirais. Je lui répondis alors que je voulais mériter de marier avec aisance tous mes enfants et de ne manquer moi-même jamais de rien. "Je te bénis, me répondit-il, que tu ne t'inquiètes jamais, car le **Créateur ne donne rien à celui qui s'inquiète et il ne donne qu'à celui qui Lui réclame !**" J'ai déjà vécu la plus grande partie de mes jours, conclut-il. J'ai marié mes

enfants dans l'abondance, je n'ai jamais manqué de rien et comme tu le vois, je possède encore toutes mes forces. »

Rabbi Yé'hezkel Lévinstein avait l'habitude de répéter : « Il existe dans le monde des myriades de créatures qui recherchent leur pitance dans les poubelles et il semble que personne ne se préoccupe le moins du monde de leur subsistance. Au contraire, les gens les chassent partout où elles se trouvent. Malgré tout, aucun d'entre eux n'est jamais mort de faim, parce que le Saint-Béni-Soit-Il pourvoit à la nourriture de tous les êtres, du plus minuscule au plus gigantesque. A plus forte raison, Hachem ne laisse pas l'homme qui a été créé à Son image sans subsistance. Dès lors, pourquoi s'inquiéter ? »

Le 'Hovot Halévavot (Chaar Habita'hon chap. 7) rapporte l'histoire d'un homme pieux qui demanda un jour à son voisin qui était Sofer de métier : « Comment va ta subsistance ?

- Tout va bien tant que ma main est entière, » lui répondit le Sofer.

Le soir-même, ce dernier eut la main tranchée (à D. ne plaise). Il fut ainsi puni d'avoir placé sa confiance dans la force de ses mains qui, selon lui, lui apportaient sa subsistance et non dans le Très-Haut.

D'après cela, "Mida Tova Mérouta MiMidat Pouranoute" (la conduite d'Hachem est toujours plus forte que dans la rigueur, n.d.t), celui qui, au contraire, place sa confiance dans Celui qui lui donne la force de réussir est

assuré de bénéficier du Ciel d'une subsistance abondante. J'ai une fois entendu à ce sujet une anecdote humoristique de la part d'un grand Rav des Etats-Unis qui s'occupe également de guider nos frères juifs dans le domaine médical. Un jour, un de ses amis eut une crise cardiaque. Les secours qui se hâtèrent pour le sauver vérifièrent son pouls au poignet. Le patient s'écria avec étonnement : « J'ai été frappé au cœur, pourquoi m'examinez-vous la main ?

- C'est parce que grâce à la main, on voit tout ce que tu as dans le cœur, lui fut-il répondu ! »

De la manière dont l'homme considère ses mains, on peut, en effet, comprendre ce qu'il a dans le cœur : celles-ci sont-elles pour lui le moyen par lequel Hachem lui apporte de quoi pourvoir à ses besoins ou bien l'inverse (à D. ne plaise) ?

On raconte au sujet de l'un des 'Hassidim de Rav David Moché de Techertkov l'histoire suivante : le gouverneur local étant arrivé à un âge avancé, mit un jour en vente pour un prix modique ses biens parmi lesquels se trouvait une grande forêt. Ledit 'Hassid qui entendit parler de la vente décida d'acheter cette forêt en considérant les immenses bénéfices qu'il pourrait en retirer.

Dans la même période, et pour d'autres raisons, il se trouva en voyage à Tchertkov dans la ville de son Rav. Lorsqu'il se rendit chez lui, il lui présenta le Kvittel habituel (feuille où l'on énumère tous les sujets sur lesquels on

désire une bénédiction du Rabbi, n.d.t). Après que le Rabbi l'ait conseillé et béni, le 'Hassid lui fit part avec émotion de l'occasion qui se présentait à lui de s'enrichir considérablement en achetant une forêt. « Ecoute mon conseil, lui dit le Rabbi, n'achète pas cette forêt. » En sortant, le 'Hassid eut beaucoup de mal à renoncer aux immenses bénéfices qu'il voyait déjà devant lui. Et il essaya de se trouver des justificatifs : « Après tout, je n'ai pas **demandé** conseil au Rabbi mais je lui ai seulement **raconté** l'affaire. Rien ne m'oblige à l'écouter et à perdre ainsi une telle fortune ! » Il partit donc vendre ses biens et emprunta de ses amis de grosses sommes (le prix de la forêt était certes très modique en regard de sa véritable valeur, toutefois cela représentait quand même une somme considérable). Tout joyeux, il conclut l'affaire et engagea des ouvriers afin de couper les arbres pour en vendre le bois. Hélas, quelle ne fut pas sa déception de constater que le premier tas de bois était véreux. Lorsqu'il se rendit à l'évidence que même le deuxième arbre était infesté de vers ainsi que le troisième et tous les autres, il comprit soudain combien il aurait dû écouter le conseil du Rav. A présent, il était complètement ruiné et de plus, endetté par tous les prêts qu'il avait contractés. Le 'Hassid, honteux de ce qui était arrivé, cessa de rendre visite à son Rav. Au terme de deux années, il fit cependant un examen de conscience : « Certes, j'ai perdu tous mes biens, se dit-il, est-ce cependant une raison de perdre même mon Rav ? » Associant l'acte à la pensée, il se leva et prit la

route pour Techertkov. En entrant chez le Rabbi, il lui confessa son erreur de ne pas avoir admis que le Rav voit beaucoup plus loin que ses yeux Et il lui était arrivé ce qui lui

est arrivé ! « Ce n'est pas de la prophétie, lui répondit-il. Seulement, lorsque j'ai vu que tu étais tellement sûr de toi et que tu n'avais pas l'ombre d'un doute de devenir très riche ni la moindre soumission au Créateur à qui appartient la richesse et les honneurs, j'ai compris que cette affaire ne réussirait pas. Je t'ai donc déconseillé de la conclure ! »

« **Le servir de tout votre cœur** » : c'est la prière !

'Hazzal (Ta'anit 2a) commentent le verset de notre Paracha (11, 13) : « Le servir de tout votre cœur », en l'associant à la prière : « Quel est le service du cœur ? C'est la prière ! »

Le Séfer Ha'hinoukh (Mitsva 4, 33) écrit à ce sujet : « Le fondement de cette Mitsva (la prière) repose sur ce que j'ai déjà plusieurs fois mentionné : l'homme mérite les bontés (d'Hachem) et Sa bénédiction suivant ses actes, les bonnes tendances de son cœur et la pureté de ses intentions. Le Maître du monde qui l'a créé et qui veut son bien le dirige par de bons préceptes et lui a donné une clé pour obtenir tous ses désirs, à savoir : les demander au Saint-Béni-Soit-Il qui a le pouvoir de combler tous les manques et qui exauce tous ceux qui L'invoquent sincèrement. »

Le Midrach (Béréchit 53, 14) enseigne que la supplique d'un malade (pour sa propre guérison) est la meilleure qui soit

et la plus rapide à être exaucée. A priori on serait tenté de penser l'inverse : le malade lui-même étant tourmenté par ses souffrances et plongé dans la peine, n'a pas vraiment la concentration nécessaire pour prier comme il le faudrait et il serait donc mieux que les autres prient pour lui.

Les Baalé Ha Moussar (les maîtres de la morale juive, n.d.t) expliquent que la prière du malade est néanmoins supérieure car elle est **plus authentique** que celle d'autrui. En effet, il est écrit : « *Hachem est proche de tous ceux qui l'invoquent sincèrement.* »

Un grand Tsadik a raconté récemment l'histoire d'un couple habitant Eretz Israël, heureux de serrer enfin aujourd'hui un petit garçon dans leurs bras après de nombreuses années où ils sont demeurés sans enfant. Voici comment les choses se déroulèrent. Voyant que plusieurs années s'étaient déjà écoulées depuis leur mariage et qu'ils n'avaient toujours pas d'enfant, ils tentèrent divers remèdes pour aboutir au terme de douze ans à la conclusion formelle des médecins : ils ne pourraient jamais avoir d'enfant ! Cette nouvelle les conduisit alors à adopter un garçon qu'ils élevèrent comme s'il était leur propre fils. Lorsque celui-ci arriva en âge de savoir lire parfaitement, une petite fête fut organisée dans sa classe au cours de laquelle on offrit à chaque enfant son premier livre de prières. L'enfant revint de l'école alors qu'une joie inégalée se lisait sur son visage. Lorsque ses parents lui en demandèrent la raison, il leur répondit qu'il avait toujours voulu un

petit frère mais ne savait pas ce qu'était prier . A présent qu'il avait reçu un sidour, il allait pouvoir le demander.

Le père, réaliste, ne voulut cependant pas décevoir l'enthousiasme de son fils et lui dit : « Bon, alors, commence à prier ! » Neuf mois plus tard, jour pour jour, un fils leur naquit à la surprise générale de toute la ville !

Tout le monde dut se rendre alors à l'évidence que la prière possède la force de briser les limites du naturel en particulier lorsqu'elle émane d'une foi simple et pure que le Créateur peut tout et qu'Il écoute les suppliques de chacun.

On demanda une fois conseil à Rav Yé'hezkel Avramski à propos d'un malade dont le sang était déficient et qui devait subir des transfusions pour pouvoir continuer à vivre. Rav Yé'hezkel leur répondit qu'il pensait à cela lorsqu'il prononçait la phrase dans les actions de grâce après le repas : אל תדריכנו ד' אלוקינו : למתנת בשר ודם ("ne nous oblige pas Hachem notre D. à recevoir les dons des êtres de chair et de **sang**"). Ses disciples lui demandèrent si c'était le vrai sens de cette phrase, ce à quoi il répondit que chacun avait le droit d'introduire le sens qu'il désirait dans les mots de la prière.

« **Seulement de craindre Hachem ton D.** » : au sujet de la crainte de D.

« *Et à présent, Israël, qu'est-ce qu'Hachem te demande ? Seulement de craindre Hachem ton D.* » (10, 12)

Ce verset de notre Paracha a été largement développé par les commentateurs. 'Hazzal déjà (Brakhot

33b) apprennent de celui-ci que tout est entre les mains du Ciel sauf la crainte du Ciel.

Rabbi Eliézer de Biksaad trouve, pour sa part, une allusion à ce sujet dans l'enseignement du Tana Akavia Ben Mahalalel (Avot 3, 1) : « Considère trois choses et tu n'en viendras pas à fauter (...) » Le chiffre 'trois' qui est mentionné évoque, d'après lui, la troisième Paracha du Deutéronome dans laquelle est écrit ce verset parlant de la crainte de D. (Dévarim, Vaèt'hanane, **Ekev**, n.d.t) : « Et maintenant Israël, qu'est-ce qu'Hachem te demande ? Seulement de craindre (...) » et grâce à cela, enseigne le Tana, "tu n'en viendras pas à fauter".

La crainte du Ciel implique, d'après le 'Hassid Yaavets, ce que préconise la Michna (Avot 4, 2) : « Ben Azai enseigne : fuis la faute. » Pourquoi, demande-t-il, a-t-on utilisé le terme de **fuir** et ne s'est-on pas contenté de parler de "s'éloigner" de la faute ?

« C'est que, répondit-il, il est nécessaire de s'éloigner de la faute d'une distance respectable comme on le ferait d'une fournaise ardente. C'est pour cela que la Michna nous met en garde : sauve ta vie et fuis, de peur de succomber ! Un juif doit être saisi de crainte à l'idée de fauter car son Yétser Hara est constamment aux aguets afin de le faire trébucher, exactement comme un incendie qui se propage et qui représente un danger immense et permanent. Il n'y a dès lors d'autre alternative que de prendre ses jambes à son cou. De même, il doit garder à l'esprit que les occasions de

fauter ne manquent jamais. Et s'il n'y prend pas suffisamment garde et qu'il ne vit pas constamment dans cette crainte, il ressemble à celui qui se trouve au milieu de la fournaise ardente.

La crainte de D. inclut également de se méfier des mauvaises fréquentations, comme l'illustre l'histoire qui suit dont Rav Yossef Knalblikh fut le témoin direct : un des 'Hassidim pénétra une fois chez le Maara de Belze et lui confia sa douleur : son fils adoré qui jusqu'alors s'adonnait à l'étude avec assiduité et qui avait toujours observé chaque loi avec la plus grande rigueur, avait changé ces derniers temps. Sa crainte de D. s'était refroidie et il ne cherchait plus autant à comprendre ce qu'il étudiait. En bref, il était "sur la mauvaise pente".

« Fais-moi plaisir, lui répondit le Rav, vérifie quelles sont ses fréquentations. »

Le père examina qui étaient les amis de son fils, mais ne trouva rien de suspect, ce qui lui fut d'ailleurs confirmé par son Roch Yéchiva. Le père revint donc rapporter cette réponse au Rav, mais ce dernier lui ordonna néanmoins d'approfondir davantage son enquête. Et, en effet, on finit par découvrir que son fils était lié avec un mauvais camarade qui extérieurement paraissait tout à fait respectable mais était en réalité complètement pervers à l'intérieur. Le père rapporta au Rav ce qu'il avait découvert. Les deux Ba'hourim furent séparés et son fils se remit à étudier la Torah armé d'une solide crainte de D. comme il l'avait toujours fait.

Le Rav expliqua alors : « On demande dans la prière du matin à deux reprises d'être préservé d'un mauvais ami, une fois dans le premier "Yéhi Ratsone" (dans le rituel Achkénaze, n.d.t) : "Eloigne-moi (...) d'un mauvais homme et d'un mauvais ami.", et une fois supplémentaire dans le deuxième Yéhi Ratsone : "Délivre-moi d'un mauvais homme et d'un mauvais ami." Pourquoi demander ainsi au total quatre fois d'être préservé d'une mauvaise fréquentation dès le lever ? C'est que pour obtenir un bon ami, dit-il, il est nécessaire de prier sans relâche. »

L'essentiel est de constituer autour de soi des barrières et des limites afin de ne pas s'approcher de la faute. Ce qui inclut également de s'éloigner totalement des "appareils" en tout genre qui menacent la pureté de l'âme juive.

Le vénérable Machguia'h de la Yéchiva Kol Torah, Rav Guédalia Eizman, revenait chaque matin de la prière depuis la Yéchiva jusqu'à chez lui, accompagné de l'un de ses meilleurs élèves. Une fois, ils passèrent tous deux à proximité d'une des bennes à ordures qui parsemaient les rues de la ville et qui était, comme d'ordinaire, visitée par de nombreux chats de gouttière miaulant et cherchant leur pitance parmi les déchets. Brusquement, le Machguia'h s'arrêta et s'adressa à son élève : « Ces chats nous parlent. Sais-tu ce qu'ils nous disent ? »

Son disciple interloqué ne comprit pas où son Maître voulait en venir. Lorsque ce dernier réitéra sa question, il demanda toutefois ce qu'il sous-entendait.

« Ces chats, poursuit le Rav, veulent nous dire : "Vous les hommes, vous prétendez nous surpasser mais en réalité nous sommes bien mieux lotis que vous. Voyez donc, pour pouvoir manger un bon repas combien d'efforts fastidieux vous devez investir ! Tout d'abord, vous devez travailler avec peine afin d'obtenir l'argent nécessaire pour acheter les denrées désirées. En outre, il arrive parfois que même en ayant cet argent, le vendeur vous dise que la denrée recherchée est épuisée. Admettons que, par chance, vous réussissiez à ramener ce que vous désirez chez vous, ce n'est toutefois pas consommable immédiatement, et il vous faut encore vous fatiguer à le cuisiner. Il arrive alors parfois aussi qu'après tous les préparatifs, les plats brûlent sur le feu et vous vous retrouvez sans rien à manger. Et si toutefois le repas arrive à bon port, peuvent alors se présenter précisément des invités imprévus et la quantité préparée sera insuffisante pour tout le monde. Et même lorsque les préparatifs aboutissent et que les quantités sont suffisantes, il vous reste encore à dresser la table et à vous installer pour manger. Par contre, tout cela n'existe pas chez nous, nous n'avons aucune de toutes ces préoccupations : notre nourriture se trouve à profusion dans les bennes d'ordures comme celle-ci en tout endroit, les magasins ne sont jamais fermés et il n'y a aucun risque non plus que se présentent des invités inattendus. Au contraire, la nourriture est présente en abondance et en permanence sans aucune

attente ni empêchement et dès que nous l'apercevons et qu'elle tombe sous nos griffes, elle est immédiatement avalée pour notre plus grand plaisir sans faire de manières. Ne pensez-vous pas, vous les hommes, que notre sort est beaucoup plus enviable que le vôtre ?" »

Le Machguia'h poursuit en disant à son élève qui ne comprenait toujours pas le but de cet exposé : « Apparemment, les chats ont raison. Ils n'ont en effet aucune barrière ni limite. Mais, en réalité, toute leur jouissance ne provient que des déchets et de la puanteur qui nous répugnent, nous les hommes, et dont nous ne pouvons supporter la proximité ne fût-ce qu'un instant. Et si toutefois, même un cinquantième de l'odeur qui constitue leur repas venait déranger notre odorât si délicat, nous nous hâterions de changer de trottoir aussi vite.

« Nombreux sont ceux, explique-t-il enfin, qui ont rejeté la Torah en partie ou complètement et qui regardent avec moquerie et dédain ceux qui en ont accepté le joug, qui accomplissent la Torah et les Mitsvot sans aucun compromis et acceptent toutes les barrières et les limites imposées par nos Sages au cours des générations. Ils nous disent : "regardez combien nous sommes heureux en ayant tout ce que nous désirons à notre disposition. Combien la vie est facile sans barrières ni limites. Tout nous est permis. Alors que chez vous, tout est lourd et compliqué et comme si cela ne suffisait pas, vous ne cessez de rajouter des protections sur chaque chose !" »

« Quelle est notre réponse ? Certes, vous pensez jouir de la vie et vous vous croyez comblés. Mais votre jouissance repose en réalité sur la puanteur et les déchets repoussants de vos instincts les plus bas, à l'instar de ces chats qui lèchent avec délectation tout ce qu'une personne raffinée répugne. Nous, en revanche, en préservant courageusement et fièrement toutes les barrières et les limites qui nous sont imposées nous purifions et embellissons tout ce qu'il y a de noble dans l'homme et qui constitue pour toute personne sensée le véritable bonheur. »